

DU RATIONALISME EN THÉRAPEUTIQUE.

Il y a peu d'idées dont on ait le droit de dire qu'elles ont fait leur temps; repoussées sous une forme, elles renaissent sous une autre, et le plus souvent ceux qui font revivre les doctrines déchues seraient les premiers surpris, si on leur remontrait la généalogie des nouveautés qu'ils tiennent en honneur.

Ce ne sont pas les faits nouveaux qui font les théories nouvelles. Chacun apporte aux mêmes phénomènes son aptitude propre, il les voit au travers de son jugement, et les ordonne, les disjoint ou les associe, et tire de son propre fonds l'esprit dont il anime son système. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il se rencontre, dans la série non interrompue des travailleurs scientifiques, des intelligences pareillement douées et qui se plaisent aux mêmes conceptions.

La médecine, comme les autres sciences, roule dans le cercle d'un petit nombre de tendances qui finissent toujours, en s'effaçant les unes sous les autres, par revenir à leur point de départ. Quand il se trouve un ou plusieurs penseurs éminents ayant le goût et le sens du prosélytisme, une école se crée autour d'eux; les élèves se rassemblent, ils se distribuent, à l'un la défense, à l'autre l'attaque, et l'opinion publique, toujours médiocrement rebelle aux actives influences, finit par se laisser dominer. Quand l'idée mère n'a qu'un patronage impuissant, elle tourne plus humblement au système. Mais la doctrine la plus goûtée, l'école la plus florissante, ont toujours commencé par les modestes proportions d'un système. C'est à ce moment décisif, où les opinions sont encore hésitantes, que la critique a un devoir

à remplir. Avant l'énonciation dogmatique, il est trop tôt; après le succès, il est trop tard.

Parmi les directions où on a, de notre temps, essayé d'engager la médecine, il en est une dont on peut dire qu'elle est à cet *état naissant* si favorable à la discussion. Mû par la louable pensée d'assurer aux notions médicales et l'unité qui leur manque et la rigueur qu'elles n'auront jamais, on a cherché à leur donner un point d'appui moins mobile que l'observation des malades. Si la pathologie se prêtait avec une sorte de complaisance à ces tentatives de réédification, la thérapeutique était plus rebelle; aussi la plupart des médecins qui ont dépensé leur zèle trop convaincu à asseoir la médecine sur les bases solides de quelque science accessoire se sont-ils renfermés dans la pathologie pure. C'est ainsi que nous avons vu l'école de Vienne renoncer systématiquement non seulement à toute thérapeutique, mais à tout traitement, attendant, je suppose avec plus de patience que les malades, le jour où il serait permis de traiter scientifiquement les maladies.

Cependant ces compromis durent peu, le bon sens en fait justice, et on ne tarde guère à s'apercevoir que la médecine sans remèdes n'est pas plus justifiable que cette médecine de carrefour qui prétend se faire sans médecin.

Aussi bien, quand les idées qui circulent ont besoin ou d'une sanction ou d'un complément, il ne manque jamais de gens disposés à fournir cet appoint indispensable. Moins la thérapeutique se soumettait aux calculs rigoureux, plus il y avait de mérite à la réduire; bien des gens se sont mis à l'œuvre, et de quelque côté qu'ils se soient résolus à chercher leur fortune scientifique, tous se sont réunis dans la pensée commune de constituer une *thérapeutique rationnelle*.

Ni le mot ni l'idée n'étaient inconnus; il n'y a guère eu de neuf que la hardiesse.

Celse, qui n'a jamais été un érudit très philosophe ou un novateur très ardent, a consacré toute la préface de son illustre compilation à raconter l'histoire du rationalisme en médecine,

Tel n'est pas, il s'en faut, l'avis des partisans de la thérapeutique rationnelle, ils renverseraient au besoin la proposition, et s'il était donné d'avoir la franchise de ses illusions, ils n'hésiteraient pas à déclarer que tant d'éléments cliniques sont des causes de confusion, et que leur grand talent est de s'en passer.

J'aurais voulu montrer comment en Allemagne on avait résolu cet étrange problème, que d'ordinaire on n'a pas le courage de poser dans ses vrais termes ; mais cette étude est longue, trop longue pour que je puisse ici l'aborder.

Chez nous, ces doctrines radicales n'ont eu qu'un médiocre retentissement, et il serait malaisé de dire quel avenir les attend. Toutefois, s'il n'y a pas école, il y a tout au moins système, et l'auteur du système peut compter parmi les rénovateurs les moins indulgents pour nos traditions respectées.

M. Mialhe, en publiant son *Traité de la chimie appliquée à la physiologie et à la thérapeutique*, n'a rien dissimulé ni de sa méthode ni de son but : libre des scrupules ou des remords qui entravaient Hoffmann, il rompt avec la pathologie et ne daigne pas même en prononcer le nom. Avec de la physiologie chimique et de la chimie pharmaceutique, il trouve assez de matériaux pour édifier ses formules rationnelles et créer sa thérapeutique.

La presse médicale a accueilli de la meilleure grâce ce procédé révolutionnaire. On eût dit qu'il s'agissait seulement de compléter, par des études de détails, l'insuffisance de nos connaissances, et comme la compétence pharmaceutique de l'auteur est des moins contestées, la thérapeutique n'y pouvait que gagner. J'ignore si M. Mialhe a été satisfait de l'insidieuse obligation d'un pareil jugement ; mais ce que je n'ignore pas, c'est le danger de laisser s'introduire sous ces placides apparences une méthode qui, vraie ou fausse, remettrait les plus grands principes en question.

M. Mialhe est chimiste, et qui l'en blâmerait ? Voilà longtemps que Van Helmont a rendu grâce au ciel de cultiver la même science, à l'exclusion de toute autre : *Laudo benignum mihi*

Deum, qui me in pyrotechniam vocavit, extra aliarum professionum fœcem. Que la chimie soit une science parmi les plus importantes de notre temps ; qu'elle ait encore, comme le voulait déjà Van Helmont, le mérite de pénétrer plus loin dans l'investigation de la nature que les autres sciences réunies, et d'arriver aux dernières profondeurs de la réalité : cela fait peu à la chose. L'astronomie est pareillement aux branches scientifiques les plus hautes, et le jour où les astronomes voudraient diriger la santé et la maladie sur le cours des astres, on les traiterait comme des augures. Les astronomes ont renoncé aux crédules spéculations de nos ancêtres, et n'ont pas cru déroger en s'en tenant à ce qu'ils savaient.

Si M. Mialhe se résignait à n'être qu'un chimiste, il appartiendrait au jugement de ses pairs, son laboratoire serait contrôlé par un laboratoire, et ses réactions par d'autres réactions ; mais, et c'est là qu'est le dangereux et le sophisme, M. Mialhe tranche, au nom de la science, des problèmes qui ne le concernent pas ; il ressemble à un magistrat qui rendrait des arrêts sur la géométrie, et qui ne trouverait plus ni code ni tribunal ayant autorité pour reviser ses jugements.

Qu'arrive-t-il de là ? C'est qu'aux médecins qui objecteraient, on répond : Vous ne savez pas la chimie, et c'est au nom de la chimie que je parle ; et, aux chimistes indociles, on ferme la bouche par des lois thérapeutiques qui se soustraient à leur contrôle. Ce n'est pas la première fois qu'une science est jetée hors de ses limites dans des applications de fantaisie, mais ce n'est pas davantage la première fois que cette fausse route mènerait à des erreurs.

Si, par son savoir, M. Mialhe occupe un rang éminent entre les chimistes, par la méthode qui préside à ses résultats, il s'éloigne autant que par ses résultats eux-mêmes de la sphère de la science. M. Mialhe, qu'on serait disposé à ranger parmi les esprits qui prennent les devants sur leur époque, et qui, à l'inverse des Juifs, ont hâte de proclamer la venue du Messie, suit des errements contre lesquels la logique moderne de la science

a vivement protesté. Depuis Bacon, il est convenu que les explications profitent mal à la science, que, de tout temps, moins on a su, plus on a interprété; l'induction qui cherche a remplacé la déduction qui résout. On exige des expériences en regard de chaque proposition, des faits rigoureux comme prémisses à la moindre conclusion; on laisse de côté les abstractions, et les lois générales n'ont de partisans que si on s'est élevé échelon par échelon, laborieusement, péniblement, du particulier au général. C'était à l'inverse que les anciens scolastiques ordonnaient le progrès de nos connaissances; pour eux, le pourquoi et le comment passaient avant le fait, la raison valait au delà de l'expérimentation, et le mot de rationalisme était compris dans ses acceptions les plus strictes.

L'auteur de *la Chimie appliquée à la thérapeutique* s'est trouvé, probablement à son insu, et par la pente naturelle à son esprit plus dialectique qu'expérimental, entraîné dans cette voie que nous avons fermée au progrès; ingénieux, habile à tirer parti des détails, il ne se tient pour satisfait que quand il a saisi le pourquoi des phénomènes. A chaque page, reparaît sa préoccupation favorite. Parle-t-il de l'action thérapeutique du soufre, il commence par l'axiome que voici: « Il existe toujours une relation entre les effets physiologiques des médicaments insolubles et leur aptitude à acquérir la propriété de se dissoudre à la faveur des agents de dissolution que nos humeurs renferment. » Puis, sans dissimuler la forme scolastique du raisonnement, il ajoute: « Si nous appliquons cet axiome au soufre, nous serons tout naturellement conduit à établir *à priori* que ce corps simple doit pouvoir devenir soluble, au moins en partie, dans les liquides de l'économie; et cela, est-ce parce que la solubilité du soufre est prouvée chimiquement? Non, c'est parce que l'observation clinique démontre que le soufre est doué de propriétés médicales incontestables. » Ces arguments reviennent sans cesse, si bien qu'on serait plutôt tenté d'intituler l'ouvrage *la Thérapeutique appliquée à la chimie, que la Chimie appliquée à la thérapeutique*.

Prenons un autre exemple: « Nos recherches, dit M. Mialhe,

nous ont montré que l'alun constitue à la fois un excellent astringent et un fluidifiant très marqué. » Ces recherches, non autrement expliquées, se réduisent à un fait, et ce fait le voici dans sa simplicité presque naïve: « M^{***}, demeurant à Neuilly, atteint d'une amygdalite assez intense, fut mis par son médecin à l'usage de l'alun, employé en gargarisme à la dose d'une petite cuillerée par demi-verre d'eau. M^{***} fit pendant toute une journée un très fréquent usage de ces gargarismes, sans en éprouver un effet bien appréciable, et il les continuait encore pendant la nuit, lorsqu'il fut presque subitement atteint d'un ptyalisme très marqué, qui ne cessa qu'après une cinquantaine d'heures d'un écoulement salivaire des plus abondants. »

Sur quoi l'auteur déclare qu'il est en mesure de formuler la cause de l'action physiologique de l'alun. Et qu'on ne pense pas, ajoute-t-il, que c'est par des vues théoriques, des conceptions *à priori* (ces *à priori* tout à l'heure les bien venus), c'est en cherchant à apprécier scientifiquement le fait clinique ci-dessus relaté qu'il a été mis sur la voie de la vérité.

L'explication est d'une chimie physiologique que les contemporains de Paracelse n'auraient pas désavouée; elle rend compte de tout et ne s'offusque de rien. « Lorsqu'une très faible dose d'alun, dissoute ou non dans l'eau, est mise en contact avec une muqueuse ou avec la peau dénudée, il se produit un sous-sel aluminique, et dès lors, il y a astringion; mais, vient-on à augmenter la proportion du sel aluminico-potassique, alors non seulement le coagulum albuminique primitivement produit se redissout, mais tous les liquides albumineux de l'économie, qui se trouvent saturés en quelque sorte d'alun, acquièrent une fluidité telle que les tissus vivants, au lieu d'être astringentés, laissent, au contraire, transsuder au dehors les humeurs qui les imprègnent. »

A vrai dire, j'aime tout autant les raisons du vieux Lorry, lorsqu'il disait: « Les remèdes resserrent par leur stypticité, parce qu'étant empreints d'un acide vert, terrestre et cru, ils coagulent facilement les humeurs en rapprochant les fibres des viscéres; » ou encore: « Les apéritifs sont ceux qui, étant composés

C'était déjà presque un vieux sujet de discussion aux temps d'Hérophile et d'Erasistrate, et ce rationalisme, si éloigné en apparence de celui de nos jours, avait avec lui toute l'analogie d'un même procédé. Ceux qui professent la médecine rationnelle tiennent, disait-il, pour nécessaire de savoir les causes cachées et les antécédents, de connaître les actions naturelles et les parties internes du corps humain. Quant aux empiriques, ils s'en tenaient à l'étude des maladies, raillant les contradictions des savants et renvoyant les disputes de doctrine aux professeurs de sagesse. Pour les rationalistes d'alors, c'était déjà un besoin de fonder la médecine sur quelque chose de mieux assuré qu'elle. La métaphysique gardait alors le premier rang parmi les connaissances humaines; c'est à elle qu'ils empruntaient leur méthode, dissertant pour savoir si le vice morbide est dans l'humide, suivant Hérophile; dans l'esprit, suivant Hippocrate; si le sang se transvase dans les veines destinées à l'esprit et y excite, comme voulait Erasistrate, le mouvement de la fièvre; si des corpuscules cheminant par des canaux invisibles ne causent pas les maladies en s'arrêtant et en obturant les passages, comme prétendait Asclépiade. D'autres, également fidèles aux errements de la haute philosophie, s'ingéniaient à chercher le pourquoi de chaque chose. Pourquoi les veines se gonflent-elles et se distendent-elles? Pourquoi les aliments introduits dans l'économie subissent-ils une fermentation, une réaction ou une putréfaction?

On sait combien de siècles ont vécu sur ces querelles; puis le nom tomba en discrédit, jusqu'à ce qu'il fût solennellement relevé par Frédéric Hoffmann, dans sa *Médecine rationnelle systématique*; Hoffmann, tout grand médecin qu'il était, sentit la nécessité de *rationaliser* la thérapeutique, et tout un de ses volumes est consacré à en établir ce qu'il appelle lui-même les fondements (*De rationalis therapix medicæ fundamentis*).

Il est plus que curieux, il est utile de revoir et de redire ce qu'un des maîtres de la fin du dix-septième siècle entendait quand il voulait que la médication fût raisonnée: « Le premier et le plus sûr fondement de la thérapeutique, c'est l'histoire

parfaite et complète de tout point du malade et de la maladie; l'autre est la connaissance exquise du mécanisme du corps humain, tant sain que malade; enfin le troisième est la considération des rapports de notre machine avec les causes morbifiques. » Puis il ajoutait: « Que de dissensions parmi les thérapeutistes sur la valeur des remèdes actifs, la saignée, les vésicatoires, les purgatifs, les vomitifs, les mercuriaux, les opiacés, le quinquina, les sels volatils, les martiaux, etc.! Les uns les louent, les autres les condamnent, chacun combat ardemment pour son avis, et on ne sait auquel croire. Il n'y a pas d'autre voie pour sortir de ces difficultés que de consulter des observations, écrites avec soin et diligence, de maladies où ces remèdes ont été soit utiles, soit nuisibles. Alors on verra de reste que, suivant les circonstances, ces remèdes ont, dans la même maladie, apporté un secours insigne ou causé un ample dommage, et que la faute ou le mérite est non aux médicaments, mais aux médecins. »

Ainsi, tandis qu'il élevait la théorie hasardée de son système mécanique, le médecin démentait le savant et condamnait les excès de ses propres égarements. C'est décidément un grand obstacle pour les théories exclusives en médecine, et surtout en thérapeutique, que la pratique et le vrai savoir médical.

Les thérapeutistes rationnels de notre temps ont été, en général, moins gênés par leurs études cliniques, et fort peu d'entre eux s'accommoderaient des restrictions de leur célèbre devancier. Du jour où on a admis que la maladie entrainait pour quelque chose dans l'efficacité des médicaments, et qu'on a pris la guérison pour mesure des vertus thérapeutiques, on a renoncé aux règles absolues. La variété de l'individu, du temps, du lieu, de l'heure, de l'épidémie ou de tant d'autres conditions, s'impose et domine l'histoire du remède. Cet attentif examen des circonstances, disait encore le vieil Hoffmann, rend notre art en partie difficile et conjectural, mais il distingue au mieux le rationnel de l'empirique; sans toutes ces pondérations, il n'y a que du futile, de l'aveugle et du hasardeux.